

Séquences

La revue de cinéma

Le 3^e Festival du film et de la vidéo autochtones

Denis Desjardins

Number 166, September–October 1993

URI: id.erudit.org/iderudit/50029ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desjardins, D. (1993). Le 3^e Festival du film et de la vidéo autochtones. *Séquences*, (166), 7–7.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



Le troisième Festival du film et de la vidéo autochtones s'est déroulé dans la salle de l'O.N.F., rue Saint-Denis. Les sympathiques André Dudemaine, Félix Atencio Gonzales et Pierre Thibault, de la société Terres en vues, organisaient cette fois encore l'événement. Projections et débats-rencontres se sont succédé, présidés avec beaucoup de classe et d'esprit par madame Myra Cree.

Le festival s'est ouvert sur un court métrage de Chantal Drapeau, *finissante* de Concordia, consacré à Alanis Obomsawin, sans doute la plus connue des cinéastes amérindiennes. Intitulé **Reflets d'Alanis**, le film de Chantal Drapeau se veut « une poésie visuelle et sonore ». On y voit madame Obomsawin chez elle, entretenant son feu, roulant des doigts sur son tambour, se promenant dans le sous-bois voisin. En voix-off, Alanis commente ses propres activités, explique le rôle essentiel du feu, rend hommage à la nature, chante une complainte traditionnelle. Un petit film paisible et délicat qui nous montre une facette intime de celle qui réalisa **Incident à Restigouche** et, plus récemment, **270 ans de résistance**.

It Starts with a Whisper de Shelley Niro et Anna Gronau présente une Amérindienne de 18 ans, consternée par la situation de son peuple et qui cherche un peu d'espoir. Après avoir rencontré trois esprits incarnés en trois vieilles tantes espiègles, la jeune Shanna n'est guère plus avancée. Au contact d'un esprit ancestral —

campé par nul autre que le député Elija Harper !— elle trouvera enfin quelque début de réponse à ses nombreuses interrogations. Ce film de 26 minutes fait preuve d'une certaine recherche formelle et d'une belle utilisation des couleurs. On souhaiterait que les réalisatrices s'attaquent bientôt à un projet plus ambitieux.

Parmi les forums animés par Myra Cree, deux m'ont paru particulièrement intéressants. Tout d'abord, un débat sur la place réservé aux comédiens autochtones au cinéma et au théâtre. Jusqu'à une période récente, les rôles d'Amérindiens ont été le plus souvent assumés par des acteurs blancs. Selon Mireille Deyglun, qui défend le rôle-titre d'une métisse dans **Mistress Madeleine** d'Aaron Johnston, cette pratique peut se justifier. « Quand on joue Tchekhov ou Goldoni, nul besoin d'être russe ou italien, argumente-t-elle ; quand les sentiments sont universels, on entre aisément dans la peau du personnage. »

Cette réflexion fut indirectement corroborée par le metteur en scène et comédien Yves Sioui-Durand : selon lui, le milieu autochtone n'appuie pas la création, que ce soit au théâtre ou au cinéma. Les jeunes autochtones auraient donc peu accès à la formation d'acteur. Et comme « le paraître ne fait pas l'être », il ne leur suffit pas d'être eux-mêmes pour se révéler convaincants. Un autre intervenant (non identifié) arguait que les comédiens autochtones étaient parfois mal dirigés. Sans compter qu'on ne leur propose jamais de rôles substantiels, lesquels échoient à des Chinois ou des Japonais (bonjour Agaguk !). Cela dit, personne ne remet en cause le talent de Mireille Deyglun et consorts, mais, demanda ce dernier intervenant, « qu'auriez-vous pensé si dans **Dances with the Wolves**, le loup était incarné par un saint-bernard ? »

Le film présenté lors du second forum prolongeait le débat initial puisqu'il s'agissait du **Festin des morts** de Fernand Dansereau.

Projeté pour la première fois dans sa version intégrale de 93 minutes (la version connue en comptait 79), **Le Festin**, tourné en 1964, était interprété par de prestigieux comédiens de théâtre. Alain Cuny jouant le père Brébeuf, c'est très bien ; mais Albert Millaire et Jean-Louis Millette en Hurons s'exprimant comme des personnages de Racine, voilà qui fait sourire de nos jours... (rappelons-nous aussi à quoi ressemblaient les Iroquois dans des téléseries comme **Radisson** et **D'Iberville**). Quoi qu'il en soit, Fernand Dansereau, présent aux débats, dit avoir voulu surtout recréer l'univers onirique de ses lectures d'enfance, et non réaliser un documentaire sur la réalité amérindienne du XVIIe siècle.



Le Festin des morts

L'aspect historique lui semblait alors secondaire ; il préférait le côté «fictionnel». D'ailleurs, **Shehawah**, le feuilleton réalisé par Beaudin, mais dont il est le scénariste, est à ses yeux la continuation du **Festin des morts** (notons cependant que **Shehawah** était une commande). Dansereau affirme avoir voulu faire œuvre de poète avec **Le Festin**, déclaration à prendre avec un grain de sel, à mon avis, même si cette œuvre vaut en effet davantage par son climat un peu étrange que par son souci de vérité anthropologique. Pour le détail authentique, on préférera peut-être revoir **Black Robe**.

Un festival autochtone qui se respecte se devait d'inscrire Arthur Lamothe à son programme. Outre **La Conquête de l'Amérique I**, nous avons eu droit à sa suite (**La Conquête II**), dans laquelle un vieux Montagnais scande des récits d'exploits menés contre les ennemis traditionnels : Indiens micmac et Inuit de la Côte-Nord. Il y

est aussi question de la lutte pour la rétrocession d'une partie de la rivière Natashquan. On assiste à la reconstitution de la vie ancestrale à l'intérieur des terres ; pêche au flambeau, messe montagnaise en plein air sur le dos d'un canot, etc.

De Lamothe, on a pu voir également **L'Écho des songes**, suite de portraits de peintres autochtones. Que le réalisateur soit allé visiter les artistes dans leur atelier ou voir leurs œuvres au musée, il arrive à nous communiquer leur passion (et la sienne) pour un art d'inspiration traditionnelle mais de facture résolument contemporaine. Une séquence cocasse : à Amsterdam, un artiste mohawk donne une leçon de peinture à des peintres en bâtiment ! Un film captivant, une fête pour les yeux.

Peu de documents consacrés aux Inuit ont été diffusés, pour la bonne raison qu'il s'en tourne peu. Signalons néanmoins **Nunaup Nukinga : Power of the Land**, produit par Barri Cohen, qui recueille la réaction des Inuit face au développement du projet Grande Baleine. Et aussi deux ou trois épisodes en vidéo de **Super-Shamou**, un Superman du Grand Nord qui vole sur une musique de Wagner... Il n'a pas froid aux yeux — ni au reste s'il faut en juger par la minceur de son costume. Cette parodie tournée avec les moyens du bord remporterait, dit-on, un grand succès chez les jeunes téléphages de l'Ungava...

Au total, plus d'une vingtaine de films et de vidéos ont été présentés lors de l'édition 93 du Festival. De qualité inégale, certes, mais la diversité thématique et artistique soutenait l'attention du public. Bien sûr, il serait ardu de consacrer à une si jeune cinématographie un festival d'une ampleur comparable aux Journées du cinéma africain (par exemple). Mais le travail des gens de Terres en vues mérite d'être applaudi, d'autant plus que ce festival demeure une des trop rares portes ouvertes au public sur les cultures autochtones.

Denis Desjardins